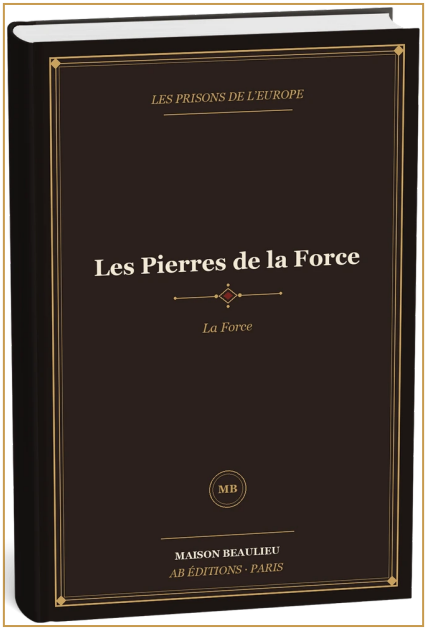
MAISON BEAULIEU · AB ÉDITIONS

Les Prisons de l'Europe · Volume 3 sur 8



Les Pierres de la Force

PREMIER CHAPITRE INTÉGRAL OFFERT

ADRIEN L. BEAULIEU

adrienbeaulieu.com · Ex-libris d'extrait gratuit

EXTRAIT DE LECTURE · DE L’ARCHIVE AU FEUILLETON

1. La prison des comédiens

On a commencé, ce matin, par le petit corps de logis qui fait l’angle sur la rue Pavée — celui où, dans les toutes premières années de la maison, on logeait les pensionnaires qui payaient leur chambre, et qu’on tenait, allez savoir pourquoi, en meilleure estime que le reste des débiteurs de leur département. Il y avait là deux pièces à cheminée, hautes de plafond, où l’on ne mettait jamais plus de deux détenus à la fois ; mon grand-père, qui fut garçon de guichet dès l’année même où l’on ouvrit cette prison, en portait la clef à sa ceinture, et il ne l’a, de toute sa vie, jamais tout à fait ôtée des gens de théâtre, pour qui ces deux chambres semblaient, disait-il en riant, avoir été bâties tout exprès.

Le mur est tombé sans grand fracas — un nuage de plâtre blanc, trois ou quatre pierres qui ont roulé jusque dans la cour — et voilà que quarante ans d’une chronique très particulière me reviennent d’un coup, comme la poussière elle-même. Car mon grand-père, quand il en parlait, et il en parlait volontiers les soirs d’hiver, entre deux pincées de tabac, n’y voyait jamais que la meilleure part de son métier. La prison a ses larmes, disait-il, j’en ai vu couler plus qu’il n’en faudrait pour grossir la Seine ; mais il n’est pas défendu, de loin en loin, qu’un geôlier rie de bon cœur, et les gens de l’Opéra et de la Comédie m’ont fait rire davantage qu’aucun autre pensionnaire de cette maison.

Il faut dire ce qu’était, en ce temps-là, la condition d’un comédien du roi. Applaudi le soir par tout ce que Paris comptait de duchesses, il

rentrait le lendemain sous la férule d'une douzaine de gentilshommes de la chambre qui le tenaient, en droit sinon en fait, pour une manière de domestique supérieur — bon à divertir, bon à séduire, point maître de son propre congé — et le moindre manquement à cette servitude, un rôle mal accueilli, une révérence oubliée, un billet égaré, se payait d'une lettre de cachet et d'un tour de clef à la Force, aussi sûrement qu'un vol de grand chemin se fût payé de la corde. C'est de cette comédie-là, monsieur, la vraie, celle qui se jouait dans les coulisses avant même de se jouer sur les planches, que mon grand-père tenait ses meilleures histoires. En voici cinq, telles qu'il me les a laissées, et telles que les registres, pour une fois, ne les démentent pas.

Le premier comédien qu'on ait jamais écroué à la Force — mon grand-père en tirait une fierté qu'il n'aurait su expliquer, comme si l'honneur en rejaillissait un peu sur lui-même — se nommait Grammont, et jouait au Théâtre-Français avec cette ardeur un peu rude qu'on prête aux hommes destinés à autre chose qu'à la scène. Il aimait sa camarade, mademoiselle Thénard, d'un amour que rien n'aurait pu détourner ; et il se trouvait que le duc de Duras, gentilhomme de la chambre, l'aimait aussi, avec cette différence qu'un duc n'a pas coutume, dans ces sortes d'affaires, de se considérer comme le rival de qui que ce soit, mais bien comme le seul prétendant naturel.

Il faut se figurer ce qu'était, sous les combles du Théâtre-Français, la vie de ces artistes que le public croyait tout-puissants parce qu'on les applaudissait debout : des loges étroites où l'on se changeait à trois et quatre, un tableau de service affiché chaque matin par des mains qu'on ne voyait jamais, et, planant sur le tout, l'autorité de ces gentilshommes de la chambre qui décidaient des rôles, des congés,

des gages et, à l'occasion, des amours, avec l'aisance de propriétaires visitant leur cheptel. Grammont, dans ce petit monde, passait pour un esprit ombrageux, de ceux qui saluent avec un peu moins de bassesse qu'il n'en faudrait pour plaire tout à fait ; on lui pardonnait cela pour son talent, et l'on commençait à moins le lui pardonner depuis qu'on savait ses sentiments pour mademoiselle Thénard.

Mademoiselle Thénard devait partir donner des représentations en province. Grammont sollicita un congé pour l'accompagner. Le duc, qui présidait à ces sortes de faveurs comme il eût présidé à la distribution des rôles, le lui refusa dans des termes si secs qu'ils ne laissaient rien ignorer de leur véritable motif.

— Monsieur le duc, dit Grammont, planté devant lui dans le couloir des loges, je ne demande qu'un congé de trois semaines. On ne me l'accorde pas. Puis-je savoir si c'est le règlement du théâtre qui s'y oppose, ou quelque raison plus particulière ?

— Le règlement, répondit Duras, qui ne baissait jamais les yeux le premier. Contentez-vous de cette réponse, monsieur ; on ne vous en doit pas d'autre.

Grammont insista, poussa la question jusqu'à son fond, nomma presque ce qu'il fallait taire ; le duc éluda, tourna les talons, et l'affaire en resta là — pour le duc. Mademoiselle Thénard partit le lendemain. Le surlendemain, Grammont quitta Paris sans en demander la permission à personne, et courut la rejoindre à franc étrier, comme un homme qui préfère la disgrâce certaine à un regret qui l'aurait suivi toute sa vie.

Les gentilshommes de la chambre ne pardonnèrent pas qu'on eût ainsi bravé leur autorité sous leurs propres yeux. On courut chez les

ministres, on courut chez M. Lenoir, lieutenant de police, on lança des escouades de maréchaussée sur les routes de province ; Grammont fut rattrapé avant d'avoir eu le temps de savourer trois jours de bonheur, ramené à Paris entre deux cavaliers, et conduit à la Force, qu'il eut ainsi le douteux privilège d'inaugurer en sa qualité de comédien. Le duc de Duras, qui trouvait le procédé commode pour se défaire d'un rival sans se compromettre lui-même, voulait qu'on poussât plus loin : que Grammont fût mené à la frontière sous escorte et banni du royaume, comme un chien qu'on chasse une bonne fois. M. Lenoir eut toutes les peines du monde à lui faire entendre que sa lettre de cachet n'allait pas jusque-là, et que la peine, déjà sévère, serait devenue une iniquité.

On l'écroua un soir de pluie, et mon grand-père se rappelait l'avoir vu descendre de la voiture des archers dans son habit de scène, faute d'avoir eu le temps d'en changer, si bien qu'il entra dans sa prison avec l'allure d'un roi de tragédie qu'on aurait arrêté au sortir des planches. On lui donna l'une de ces deux chambres à cheminée dont je vous parlais tout à l'heure ; et comme il fallait bien meubler les longues soirées d'un pensionnaire qui payait sa chambre et son bois, mon grand-père prit l'habitude de s'attarder un peu après la ronde, prétextant je ne sais quelle vérification, pour l'entendre déclamer seul, à mi-voix, les tirades qu'on ne lui laissait plus jouer en scène.

Grammont demeura donc à la Force, dans l'une de ces chambres à cheminée que mon grand-père entretenait avec un soin particulier, disait-il, parce que le comédien, entre deux accès de fureur contre les gentilshommes, savait raconter des histoires à faire pleurer de rire toute une cour de prison. Il en serait sorti, cette captivité finie, décidé à ne plus jamais remettre les pieds au Théâtre-Français, sans une

chose : qu'il y devait retrouver mademoiselle Thénard, et que l'amour, monsieur, donne aux hommes le courage de ravaler des humiliations qu'aucun orgueil ne leur ferait avaler seul. Mais sa haine pour ce régime de tutelle et de despotisme, elle, ne désarma pas ; elle grandit au contraire, année après année, en silence, comme grandissent les choses qu'on n'ose pas dire tout haut.

Les premiers grondements de la Révolution le trouvèrent tout préparé à les entendre. Il quitta le théâtre sans un regret, s'engagea sous les drapeaux, et gagna par son intrépidité, plus vite qu'aucun gentilhomme de la chambre ne l'aurait cru possible d'un simple acteur, le grade de général. On dit qu'il commandait encore avec cette même fureur froide qu'on lui avait connue jadis dans le couloir des loges — comme si chaque bataille eût été, pour lui, une manière de continuer la même querelle, contre un autre duc de Duras. La Révolution, qui l'avait fait, le défit à son tour : il périt sur l'échafaud en 1794, avec son fils, âgé de dix-neuf ans, qui servait à ses côtés comme aide de camp. Mon grand-père, arrivé à ce point de l'histoire, se taisait toujours un moment avant de conclure : voilà, disait-il, un homme qui commença sa carrière dans ma prison pour un congé refusé, et qui la finit sur un échafaud pour une révolution accordée — et je ne sais, entre les deux, qui de la comédie ou de l'histoire a le plus mauvais goût.

L'année où l'on emmena Grammont, ou peu s'en faut, arriva à la Force, au mois de juillet, une danseuse de l'Opéra que mon grand-père appelait toujours, avec une déférence qu'il ne mettait pour aucune autre, mademoiselle Théodore. Jeune, jolie, et — chose plus rare qu'on ne croirait dans ce siècle-là parmi les filles de l'Académie royale de Musique — sage, elle avait résisté à tout ce que les seigneurs

de la cour et les gentilshommes de la chambre appelaient entre eux, sans même prendre la peine d'en rougir, leurs droits.

Elle n'avait pas choisi le théâtre : la nécessité l'y avait poussée, pour nourrir les siens, et elle y avait apporté une éducation qui la distinguait autant que son visage. Élève du sieur Laury, formée aux entrechats et aux révérences avant même d'avoir appris à se défendre du monde qui allait avec, elle avait grandi dans ce demi-jour de l'Académie royale de Musique où les mères, faute de mieux, poussaient leurs filles vers la scène comme on pousse ailleurs un fils vers l'Église — pour la dot qu'on ne pouvait leur donner autrement. Elle lisait — de vrais livres, des livres sérieux, quand ses compagnes lisaient des billets — et son auteur préféré était monsieur Jean-Jacques Rousseau, dont elle admirait les doctrines avec cette confiance entière que seule la jeunesse sait accorder. Elle eut un jour l'idée singulière de lui écrire, pour lui demander conseil sur la conduite qu'il convenait de tenir dans un lieu comme l'Opéra.

La réponse arriva sur un papier plus modeste qu'on ne l'aurait cru d'un si grand nom, et mademoiselle Théodore la lut d'abord seule, dans sa loge, à la lueur d'une chandelle qu'elle avait payée de sa poche parce que celle du théâtre s'éteignait trop tôt à son gré ; puis, n'y tenant plus, elle la relut à voix haute à deux de ses compagnes, tant l'honneur d'avoir été jugée digne d'une telle correspondance lui semblait devoir être partagé.

— Il dit, leur expliqua-t-elle, qu'il ne peut me donner les préceptes que je lui demande, étant lui-même fort embarrassé pour son propre compte ; mais il me laisse deux principes. Le premier, de ne jamais m'écarter du respect que je dois aux bonnes mœurs, et de me garder, pour cela, de l'impulsion du cœur. Le second, de fuir la société de mes

compagnes et de leurs flatteurs, car rien ne perd, dit-il, comme le poison de la louange.

Ce fut son malheur d'avoir montré cette lettre, et plus encore d'avoir déclaré, avec cette fierté tranquille des âmes qui n'imaginent pas qu'on puisse leur en vouloir d'être vertueuses, qu'elle en ferait désormais la règle de sa vie. On se la passa de loge en loge, on la commenta, on la parodia ; l'une de ses compagnes, plus délurée, prétendit tout haut que si l'on suivait à la lettre les conseils de monsieur Rousseau, l'Académie royale de Musique fermerait ses portes avant la fin du mois, faute de danseuses. Mademoiselle Théodore ne releva pas la plaisanterie ; elle se contenta de replier soigneusement sa lettre et de la remettre dans son corsage, comme on met à l'abri la seule chose, dans un lieu pareil, qu'on ne veut pas voir salir. Une réprobation sourde l'accueillit dès le lendemain dans les coulisses. On lui suscita mille tracasseries, on la frappa de mille petites injustices — les seules armes, monsieur, dont dispose une troupe entière contre une fille trop sage pour son état — et elle répondait à qui voulait bien l'entendre, en vraie philosophe, qu'elle trouvait plus original de demeurer honnête au milieu d'une atmosphère de vices qu'elle respirait malgré elle. On voulut la punir de cette sagesse indécente ; mais elle ne donnait prise sur rien, assidue à tous ses devoirs, souffrant les affronts sans un murmure, jusqu'à décourager la méchanceté elle-même. On ne pouvait l'atteindre comme actrice. On finit par l'atteindre comme journaliste, ce dont je vous dirai le détail dans un moment ; et ce n'est pas, croyez-moi, la lettre de cachet la moins singulière de ce siècle-là.

Mademoiselle Théodore fit, cette année-là, le voyage de Londres pour y donner quelques représentations, en compagnie du fils Vestris

— dont je vous parlerai tout à l'heure plus longuement, car il mérite un récit à lui seul — et d'un autre danseur qu'on appelait, dans tout Paris, le beau Nivelon.

C'était un homme fort à la mode, qui faisait le caprice des grandes dames et se plaisait, capricieux lui-même, à passer de la duchesse à la grisette pour varier ses plaisirs ; il avait attaché son nom à toutes les aventures scandaleuses qui couraient les salons, et n'avait encore, de mémoire de coulisse, jamais essuyé de refus. La traversée se fit par un temps maussade, sur l'un de ces paquebots qui mettaient alors un jour entier à joindre Douvres, et les trois danseurs, désœuvrés sur le pont, occupèrent la traversée à répéter des pas qu'ils ne pouvaient exécuter qu'à demi tant le roulis contrariait leurs jambes — ce qui faisait rire aux éclats mademoiselle Théodore, et Nivelon plus encore qu'elle, tant il aimait qu'on rît en sa compagnie. Charmé de voyager avec une vertu qu'on disait inébranlable, il jura, avant même d'avoir touché le sol anglais, de la faire tomber avant Londres, ou d'y laisser sa réputation.

Il employa tout ce que son art comptait de séductions, et n'obtint rien. C'est qu'en outre de sa résolution, mademoiselle Théodore possédait le plus sûr des remèdes : elle aimait, sans le dire à personne, le danseur Dauberval — lequel, tout occupé qu'il était alors de mademoiselle Guimard, ne s'était aperçu de rien. Nivelon, lui, devina qu'il y avait un rival quelque part, sans savoir lequel ; et il eut, un soir, en sortant de scène avec elle, une inspiration qui ne le trompa pas.

— Mademoiselle, lui dit-il tout bas dans la coulisse, en la reconduisant de son pas de danse, vous aimez quelqu'un. Vous pensiez à lui tout à l'heure, en dansant avec moi ; car votre danse, ce soir, avait une grâce qu'elle n'avait pas hier, et cette grâce-là, croyez-en mon métier, ne s'apprend jamais d'un maître.

Elle resta muette. Il se mit alors, avec cette cruauté légère des hommes qui aiment deviner plus qu'ils n'aiment conquérir, à énumérer un à un tous les danseurs de l'Opéra ; et quand il prononça le nom de Dauberval, elle rougit malgré elle, d'un rouge qui valait tous les aveux.

— C'est lui, s'écria Nivelon, ravi de sa découverte plus qu'il ne l'aurait été d'une victoire. C'est Dauberval ! Or Dauberval est mon ami, mademoiselle, et je me ferais scrupule de lui voler celle qu'il aimera, malgré la Guimard, dès qu'il ouvrira les yeux. Vous êtes désormais sacrée pour moi comme la femme d'un frère.

Il trouvait là, disait mon grand-père en riant sous cape, le plus commode des prétextes pour maquiller une défaite en générosité ; mais il tint parole, et devint même l'un de ceux qui poussèrent le plus mademoiselle Théodore à écrire les petites anecdotes qu'elle confiait déjà à ses amis. Ils l'engagèrent à les publier dans les journaux de Londres. Elle y consentit, sans malice ; l'une de ces pages, consacrée à l'Opéra, contenait une critique fine, mesurée, presque tendre, de ce qui s'y passait. Les gentilshommes de la chambre, qui cherchaient depuis des mois un prétexte contre elle sans jamais le trouver dans sa conduite, le trouvèrent dans sa plume. À son retour à Paris, mademoiselle Théodore fut écrouée à la Force comme journaliste — car il fallait bien, à défaut d'un vice, lui inventer un crime.

Elle y fut d'abord tout à fait seule, promenant sa mélancolie dans la petite cour du troisième département, entre les tables des joueurs de trictrac et les chansons des dettiers qui prenaient le soleil sans se soucier d'elle plus qu'elle ne se souciait d'eux. Privée d'un protecteur dont elle n'avait jamais voulu acheter le crédit au prix où il se négociait d'ordinaire, elle en était réduite, pour toute compagnie, à la

conversation du guichetier qui lui portait son pain ; et c'est ainsi qu'un matin, comme elle finissait à peine son repas, elle vit accourir vers elle, hors d'haleine, le bonnet à la main et l'habit encore dérangé du voyage, Dauberval lui-même.

Nivelon, revenu de Londres, s'était empressé de lui rapporter sa découverte — moins par pure bonté, disait mon grand-père, que pour se donner, aux yeux de tous, l'air magnifique d'un homme qui avait su renoncer avant même qu'on le lui demandât. Dauberval, déjà lassé de l'existence orageuse qu'il menait avec la Guimard, accourut donc aux pieds de celle qu'il aimait sans se l'être avoué.

— On m'a dit, mademoiselle, que vous étiez seule ici, lui dit-il en se tenant sur le seuil de la petite chambre, comme s'il n'osait entrer sans permission ; on m'a dit aussi pourquoi. Je serais venu plus tôt si l'on m'avait laissé savoir plus tôt ce que Nivelon vient seulement de m'apprendre.

Elle ne trouva rien à répondre, et ce silence-là, disait mon grand-père, en disait plus qu'aucun discours n'aurait pu le faire.

Le sort voulut que le beau Nivelon fût, peu après, écroué lui aussi à la Force, pour une absence sans congé qui n'était, en vérité, qu'un enlèvement fort galant orchestré par une dame proche d'un gentilhomme de la chambre — lequel s'en vengea comme on se venge en ce temps-là, d'une lettre de cachet. Mon grand-père se souvenait de son arrivée comme d'un spectacle à lui seul : Nivelon descendit de voiture en riant, salua les archers comme il eût salué un parterre, et demanda, dès le seuil franchi, qu'on lui indiquât la meilleure chambre de la maison, ayant, disait-il, l'intention de la trouver charmante puisqu'il devait s'en contenter. On vit ainsi, dans la même prison, ces

deux comédiens du même théâtre de l'amour, punis pour des raisons exactement contraires : l'un pour sa galanterie, l'autre pour sa vertu. C'était, disait mon grand-père, toute la justice de l'Ancien Régime tenue en une seule cour de prison.

Nivelon y reçut tout ce qu'un séducteur peut recevoir de consolations : visites, billets, prévenances de ses nombreuses conquêtes, et sortit au bout de huit jours, guéri de sa captivité avant même d'en avoir souffert. Mademoiselle Théodore, seule, abandonnée de tous hormis d'un seul homme, resta deux mois entiers à la Force. En sortant, elle trouva en Dauberval un mari, et vécut aussi honnête femme qu'elle avait vécu honnête fille — ce qui, ajoutait mon grand-père, était peut-être la seule vengeance qu'une vertu comme la sienne pût jamais prendre sur un siècle qui n'en voulait pas.

Il faut à présent vous parler du père Vestris, qu'on appelait dans tout Paris le dieu de la danse sans qu'il songeât jamais à s'en défendre, et de son fils Auguste, qu'il avait lancé sur les planches presque avant qu'il sût marcher, tant il tenait à voir son nom se continuer dans les jambes d'un autre que lui.

— Fin des premières pages offertes (Chapitre I complet à retrouver dans l'édition intégrale) —

ÉDITION COMPLÈTE DISPONIBLE IMMÉDIATEMENT

La suite de « Les Pierres de la Force » vous attend

Recevez l'ouvrage intégral (EPUB avec ex-libris à votre nom, compatible Kindle, Kobo, Apple Books, smartphone et ordinateur) dans les minutes qui suivent.

Débloquer et lire le livre complet (EPUB — 12,90 €) →

Offre Trilogie : les 3 premiers tomes réunis (24,90 € au lieu de 38,70 €) →

https://adrienbeaulieu.com/books/prisons-europe-force